



Cultures et barbarie

COMMUNICATION DE SYLVIE GERMAIN

À LA SEANCE MENSUELLE DU 12 DECEMBRE 2015

D'où vient cette souveraineté encore si universelle des préjugés et cet obscurcissement des cerveaux en dépit de tous les flambeaux de lumière que la philosophie et l'expérience ont dressés? L'époque est éclairée, c'est-à-dire qu'ont été découvertes et divulguées les connaissances qui pourraient suffire au moins à rectifier nos principes d'action pratique ; l'esprit de libre recherche a dissipé les concepts illusoire qui ont longtemps empêché d'accéder à la vérité, et il a sapé le terrain sur lequel le fanatisme et l'imposture construisirent leur trône. (...) D'où vient donc que nous soyons encore et toujours des barbares¹ ?

Ces questions, c'est un homme des Lumières qui les pose, Schiller, dans la Huitième des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, ouvrage paru en 1795. Après plus de deux siècles, elles gardent toute leur pertinence et restent d'actualité. Une actualité brûlante, même.

La raison se pense aux antipodes de la barbarie, elle se veut son adversaire résolu — lumière contre ténèbres, ordre et harmonie contre chaos, savoir et sagesse contre ignorance et fureur... —, mais l'Histoire ne ratifie pas ce beau vœu, elle n'a même de cesse de le décevoir, de l'humilier, de le meurtrir. Le XX^e siècle a porté à l'extrême l'ambiguïté du lien existant entre ces deux éléments prétendument opposés, le XXI^e siècle, d'entrée de jeu, l'a perpétuée avec une virulence qui ne faiblit pas.

George Steiner, un des plus fins représentants de l'humanisme européen, dit avoir « essayé de passer [sa] vie à comprendre pourquoi la haute culture n'a pas pu

¹ F. von Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Aubier, 1992 ; trad. R. Leroux.

enrayer la barbarie, pourquoi elle en a été souvent l’alliée, le décor, le chœur — au sens du chœur de la tragédie grecque² », « pourquoi les humanités au sens le plus large du mot, pourquoi la raison dans les sciences ne nous ont-elles donné aucune protection devant l’inhumain ? Pourquoi est-ce qu’on peut jouer du Schubert le soir et aller faire son devoir au camp de concentration le matin ? Ni la grande lecture, ni la musique, ni l’art n’ont pu empêcher la barbarie totale. Et — il faut aller un pas plus loin : ils ont souvent été l’ornement de cette barbarie (...) une *fioritura*, un très beau cadre à l’horreur. (...) Pourquoi la culture n’a-t-elle rien empêché ?³ ». Cette question l’obsède, il en soutient le tourment, la brûlure, sans forcer une réponse qui ne se laisse pas trouver.

La culture la plus raffinée peut en effet servir de somptueux décor à la barbarie, mettre en scène la cruauté pour mieux jouir de son spectacle, les exemples abondent tout au long de l’Histoire. Elle peut surtout, et plus gravement encore, accorder sa voix à celles qui clament et s’exclament dans le chœur de la férocité ; et comme sa voix fait autorité, étant plus « distinguée », plus subtile, elle peut diriger ce chœur, en maintenir le rythme et l’énergie, en aviver les accents meurtriers. Il existe de très troublantes « affinités électives entre la plus haute philosophie et le despotisme, (...) entre la très haute pensée et l’abjection⁴ », observe George Steiner qui reformule ce constat en utilisant un terme plus trivial et tout aussi juste : « Nous avons chez Platon, chez Heidegger, chez Sartre, chez d’autres, le phénomène d’une intelligence immense, d’une vision philosophique des plus complexes, et d’un flirt profond avec l’inhumain, avec l’inhumain politique, idéologique, même avec la *praxis* de l’inhumain⁵. » Aussi ample et aiguë soit l’intelligence d’un savant, d’un philosophe, d’un érudit, elle n’est jamais prémunie contre le danger d’un aveuglement (par excès de systématisation, durcissement doctrinal, passion idéologique, certitude d’avoir atteint et de détenir la vérité, ou toute autre forme d’*hybris* intellectuelle), et donc d’un fourvoiement du côté de l’orgueil, de l’insensibilité, du consentement à la violence. Quand, enivrées de leur propre puissance, elles ne scandent plus leur élan de pauses et de suspens où laisser affleurer le doute et se renouveler le questionnement,

² G. Steiner, *Ce qui me hante*, Le bord de l’eau, 1999, p. 50.

³ G. Steiner, *Barbarie de l’ignorance*, Le bord de l’eau, 1998, p. 40 et 41.

⁴ *Ibid.*, p. 55 et 56.

⁵ G. Steiner, *Ce qui me hante*, *op. cit.*, p. 50.

l'intelligence se fait sujette au vertige, la raison à des enfièvements qui peuvent devenir funestes. « Nous savons que la rationalisation peut servir la passion, voire aboutir au délire. Il existe un délire de la rationalité close. (...) Les maladies de la raison ne tiennent pas à la rationalité elle-même, mais à sa perversion en rationalisation et à sa quasi-déification», note Edgar Morin⁶.

De même, aussi humaniste et épris de justice soit un idéal politique, aussi miséricordieux et épris de paix soit un idéal religieux, ils portent en eux le risque d'un basculement plus ou moins rapide et plus ou moins dramatique du côté du dogmatisme, de l'intolérance, de l'impitoyable ; le risque de se corrompre en forces d'humiliation, de servitude, et finalement de mort. « L'échec [en URSS] de l'idée socialiste, fraternelle et humaniste, est à peu près analogue à l'échec spirituel du christianisme qui, en s'instituant, a défiguré le message originel du Christ⁷ » poursuit Edgar Morin.

La phrase devenue célèbre de Theodor Adorno, parue dans un article écrit en 1949 puis reprise en 1955 dans son ouvrage *Prismes*, déclarant qu'« écrire un poème après Auschwitz est barbare », a été copieusement commentée, et souvent déformée, faute d'être lue dans son contexte et que soient prises en considération les précisions apportées ensuite par son auteur. Adorno a écrit son livre dans l'immédiat après-guerre, en connaissance des atrocités perpétrées par la mise en œuvre de « la solution finale » imaginée par les nazis, et dans la crainte que ce désastre ne soit refoulé dans l'ombre par le souci des vainqueurs de restaurer la paix en affirmant un peu vite le triomphe de la civilisation sur la barbarie, comme si soudain l'humanité était exonérée de cette flambée de férocité. Ce serait se déclarer quittes à bon marché. Adorno considère que l'on ne peut plus, à partir de cet abîme ouvert dans l'Histoire, faire comme si rien ne s'était passé, et donc écrire des poèmes comme *avant* la catastrophe, écrire, créer, penser, sans tenir compte de cet effondrement des valeurs, de la faillite morale de la civilisation occidentale. Toute création artistique, et la pensée philosophique tout autant, se doivent désormais d'exprimer la prise de conscience de la tragédie qui a eu lieu, de son ignominie, et de la souffrance hors mesure qui en a découlé. Le lien entre culture et barbarie est à interroger, à examiner au plus près, car les camps d'extermination

⁶ E. Morin, *Culture et barbarie européennes*, Bayard, 2005, p. 8 et 47.

⁷ *Ibid.*, p. 70.

ne sont pas uniquement le fruit vénénéux de la barbarie, mais aussi celui de la culture occidentale qui, sans même s'en rendre compte, a préparé son terreau. La beauté n'a pas sauvé le monde, les Lumières n'ont pas consumé l'obscurité, l'éducation n'a pas mis fin à l'ignorance et à la bêtise, le sublime n'a pas élevé les âmes, du moins n'a pas su les maintenir dans les hauteurs morales ou spirituelles auxquelles il leur a parfois donné accès. La hideur, la sottise, le vil et le veule ne cessent de prendre leur revanche, sournoisement ou de front.

L'artiste plasticien allemand Anselm Kiefer est un exemple très intéressant de prise en considération du poids du passé, de la douloureuse imbrication de la culture et de la barbarie. Son art ne vient pas seulement 'après' la Shoah, mais il s'élabore *d'après* la Shoah, dans son sillage indélébile. Il introduit dans ses œuvres la crise de la représentation consécutive à Auschwitz et à Hiroshima, les deux noms les plus emblématiques des épouvantes propres au XX^e siècle, comme Paul Celan a introduit l'ébranlement de la langue au cœur du langage poétique. Et comme, tout récemment, le cinéaste Laszlo Nemes l'a fait avec son film *Le fils de Saul*, qui met en scène un déporté, membre d'un Sonderkommando à Auschwitz. Ce film repose le problème de la représentation de la barbarie nazie, irreprésentable par nature, et il propose une étonnante réflexion sur un ultime témoignage d'humanité, aussi désespéré et absurde que sublime, au sein d'un monde devenu radicalement inhumain. Nemes déclare qu'il a voulu « qu'on rouvre ce livre en noir et blanc, oublié dans un grenier, qu'est la Shoah. Ce passé fait partie de notre présent, car on ne peut pas ignorer que la civilisation actuelle a des tentations génocidaires ».

Au vu des carnages en cours au Moyen Orient, en Afrique, et jusqu'en Europe, commis au nom d'idéologies monstrueusement dévoyées, on peut même dire qu'il s'agit davantage de tentatives, trop souvent abouties, que de tentations. Mais ici une autre question se pose, qui ne sera pas développée car cela nécessiterait une analyse approfondie — celle de la diversité des cultures, et, partant, de la conception de que l'on se fait de la barbarie. Ce que nous qualifions de barbarie ne l'est en effet pas aux yeux de ceux-là même qui la commettent en ce moment à grande échelle, car leur vision anthropologique et sociale est sans rapport avec la nôtre, comme le souligne fortement Philippe-Joseph Salazar dans son livre *Paroles armées* dont je me contenterai de citer un passage qui résume

l'argument d'ensemble de ses propos : « Le Califat est une forme d'hostilité radicale parce qu'il ne joue ni le jeu conventionnel des formes politiques, ni le jeu formel de la guerre, ni le jeu des droits humains. Il agit en dehors des formes. Il récuse les codes mondiaux qui régissent ou encadrent le politique tel que nous le pratiquons. Dans sa définition de l'humain (le rapport à l'Humanité), dans sa profession de foi politique (la nature de l'Etat), dans son recrutement de civils et de militaires (la nature de l'organisation sociétale) et dans sa stratégie guerrière (l'objet et la méthode d'une défensivité agressive), le Califat a introduit une distance radicale entre " nous " et lui. (...) En toutes choses, le Califat déclare donc ce qui se nomme un différend. (...) Il récuse notre langage (comme mesure des choses) et nos codes politiques (comme idiome commun) (...) Il récuse la possibilité d'une langue commune au politique dont nous aurions, et avons de fait, fixé les codes, les rôles, les procédures, les forums⁸. » Ce califat autoproclamé rejette tout, avec une exécution virulente, tout ce qui constitue notre histoire, nos valeurs, notre conception de la liberté, de la vie en commun, de la grandeur et de la dignité humaines, pour leur opposer un idéal de société où loi et barbarie cohabitent très « culturellement ». Une loi très structurée, très rigoureuse, érigée en idole, une barbarie très organisée, esthétisée, et même érotisée jusqu'à la pornographie comme en témoignent les mises-en-scène des rituels de supplices, de mutilations et d'égorgeement — ce que Salazar appelle, à la suite d'Yves Michaud, le « porno-politique ». Cette barbarie qui nous fait horreur est — par et pour eux – sacralisée.

Mais je reviens à la notion de barbarie selon la pensée occidentale, et à ses contradictions.

Il y a barbarie dès qu'il y a oublié, ou carrément refus, de voir l'autre comme *tel*, dans « la droiture » et « la nudité de son visage » où se révèle « le mystère de son altérité » et se lance « un appel à ma responsabilité » à son égard. « Le visage est sens à lui seul. Toi, c'est toi » écrit Emmanuel Levinas, « le " Tu ne tueras point " est la première parole du visage. Or c'est un ordre. Il y a dans l'apparition du visage un commandement, comme si un maître me parlait. Pourtant, en même

⁸ Ph.-J. Salazar, *Paroles armées - Comprendre et combattre la propagande terroriste*, Lemieux, 2015, p. 248, 249, 250.

temps, le visage d'autrui est dénué ; c'est le pauvre pour lequel je peux tout et à qui je dois tout⁹ ». Il y a barbarie dès que l'autre n'est plus perçu comme *visage*, mystère et singularité, qu'il ne fait plus *sens* et que l'on est sourd à l'appel qu'il profère, hors mots, du seul fait de son apparition, de sa présence. *Tu ne tueras point*.

Et pourtant si, nous tuons, nous nous entretenons, de diverses façons, expéditives ou lentes, violentes ou « en douceur », spectaculaires ou sournoises, en masse ou un à un, directement ou par délégation. Nous tuons, nous nous entretenons, et ces crimes sont divers, visant aussi bien le corps que le cœur, l'âme, l'esprit. Nous barbarisons, au moins par intermittences, et sans même en prendre conscience.

Car il existe une forme de barbarie ordinaire, de « faible intensité », qui cohabite paisiblement avec notre culture, et que nous pratiquons souvent, sans mauvaise intention, « à notre insu », presque. C'est *l'indifférence* — par inattention, ou par sentiment d'impuissance, peut-être, par égoïsme ou par accoutumance — que nous manifestons à l'égard des innombrables naufragés de nos sociétés qui survivent où et comme ils le peuvent, gisant sur les trottoirs des villes, déchets humains échoués à l'alignement des poubelles. La grande misère disséminée par ilots à travers le corps social en apparence bien policé, prospère, est une forme de barbarie, si, par ce mot, on entend outrage fait à l'humain, son ravalement à l'état de chose, de rognure, son abandon à une mort lamentable. La sauvagerie dévastatrice qui déferle sans garde ni mesure lors des guerres, de toute conflagration, se double en effet d'une barbarie beaucoup plus discrète qui accomplit à bas bruit continu son travail de ruine, de mort sociale, de mort psychique, de mort affective, de mort à soi, au monde.

Dans la préface à la 3^e édition de son remarquable essai « sur *l'immonde moderne* » intitulé *La barbarie intérieure*, le philosophe Jean-François Mattéi précise ce qu'il entend par « barbarie » : « Je n'entends pas sous ce vocable un mode de régression *historique* qu'il faudrait annuler par je ne sais quelle réaction éthique, politique ou esthétique ; bien au contraire, je prends la barbarie comme un concept *métahistorique* qui caractérise une attitude consubstantielle à tout état de civilisation, ou, plus encore, comme un concept *métaphysique* qui définit l'un

⁹ E. Levinas, *Éthique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo*, Fayard, 1982, p. 91 et 93.

des deux pôles par rapport auxquels l'homme trouve son orientation¹⁰. » Cette barbarie qui traverse l'Histoire depuis les origines, qui resurgit à tout moment, collectivement ou individuellement, envers et contre toutes les avancées des connaissances, le déploiement de la culture, le polissage et l'affinage des mœurs, est inscrite au plus profond, au plus ombreux de l'humain. « Le barbare n'est pas plus étranger à l'humain que la barbarie n'est étrangère à la civilisation ou la mort à la vie (...), la barbarie est constitutive de l'humanité, elle lui est intérieure¹¹. »

La culture est un enjeu primordial pour toute société, un outil indispensable pour nous civiliser et auquel il ne faut en aucun cas renoncer, pour lequel même il faut combattre, mais elle n'est pas suffisante pour désactiver la part de barbarie tapie en chacun. Tant que l'on ne reconnaît pas la présence de cette force obscure en nous, que l'on ne prend pas mesure du champ de *pesanteur* qui nous est inhérent, son pouvoir d'attraction reste vif sous le couvert de la culture que l'on a acquise, aussi vaste et solide soit celle-ci. Dans les *Tusculanes*, Cicéron développe la métaphore de la culture en tant qu'action de cultiver la terre par le travail du défrichage, du labour, de l'ensemencement, pour exposer la façon dont il faut procéder afin de prendre soin de son âme, d'élever son esprit. « Un champ, si fertile soit-il, ne peut être productif sans culture, et c'est la même chose pour l'âme sans enseignement (...) La culture de l'âme (*cultura animi*), c'est la philosophie : c'est elle qui extirpe radicalement les vices, met les âmes en état de recevoir les semences, et, pour ainsi dire, sème ce qui, une fois développé, jettera la plus abondante des récoltes. » (*Tusculanes* II, 13) Cette confiance dans le pouvoir purificateur et fécondant de la culture, bien que fondée, est trop souvent mise à mal par l'expérience pour être partagée sans réserve ; les exemples foisonnent, dans toute époque et sous toutes les latitudes, qui montrent que la culture n'a pas suffi pour « extirper radicalement les vices », prémunir la raison contre les risques de dérapages, d'aveuglements, d'exaltations virant en véhémence. « *L'Homo sapiens*, à l'esprit rationnel, peut en même temps être *Homo demens*, capable de délire, de démence », constate Edgar Morin¹².

¹⁰ J-F Mattéi, *La barbarie intérieure - Essai sur l'immonde moderne*, PUF, 2001, p. 4-5.

¹¹ *Ibid.*, p. 41.

¹² E. Morin, *Culture et barbarie européennes, op.cit.*, p. 7.

À la métaphore agricole de Cicéron, il convient alors d'en ajouter d'autres : agro pédologique, géologique, spéléologique. Labourer, creuser des sillons, semer, arroser, permet en effet de produire de belles moissons, mais cela est peu de chose et sans grands lendemains si le sol, sous la couche de terre ensemencée, n'a pas été sondé ; des gouffres, peut-être, s'ouvrent dessous, des gaz toxiques, des boues éruptives, des laves radioactives, peut-être, sommeillent dans les profondeurs, prêts à jaillir et se répandre, à tout brûler sur leur passage. Certes, on ne peut pas 'extirper radicalement' du vide ou des masses informes d'énergie, mais savoir qu'ils sont là, mesurer leur étendue et évaluer leur capacité de nuisance est déjà un atout pour tenter de déjouer leur malfeasance en se tenant sur ses gardes ; au moindre mugissement monté de ce vide, au moindre remuement de ces magmas, on peut alors réagir, refuser de céder aux 'charmes' du vertige et des embrasements. On se retient au bord du gouffre, et on s'efforce de s'en éloigner. On *s'empêche* de tomber.

« Non, un homme ça s'empêche. Voilà ce qu'est un homme, ou sinon¹³... » Ces mots si forts et pléniers dans leur simplicité, Albert Camus les prête à son père, Lucien Camus, alias Cormery, dans son roman posthume *Le premier homme*. Cormery les profère après avoir vu, au cours d'une expédition militaire au Maroc, deux sentinelles de l'armée française égorgées, émasculées, leur sexe fourré dans la bouche pour les outrager jusque dans la mort. Son compagnon de combat, plus instruit que lui, tente d'expliquer les raisons de cette sauvagerie en lui disant qu'il s'agit là d'actes rituels archaïques qui, pour les combattants qui les ont pratiqués, font sens et dont même ils s'enorgueillissent, mais Cormery n'a cure de cet éclaircissement culturel, aucune explication ne saurait le satisfaire, tempérer sa totale indignation, et il n'en démord pas : « Moi, avait-il dit d'une voix sourde, je suis pauvre, je sors de l'orphelinat, on me met cet habit, on me traîne à la guerre, mais je m'empêche. » Et quand l'autre lui rappelle que des Français aussi commettent des atrocités, il réplique avec la même fermeté : « Alors, eux non plus, ce ne sont pas des hommes. » Et il se retire « sous sa tente, pâle comme un linge. » Il se retire d'une discussion qui n'a pas d'issue ; tout ce qu'il sait, c'est que le mal, la cruauté, sont et restent absolument injustifiables.

Cet homme rude, inculte, n'en refusait pas moins « quelque part en lui-même, d'être entamé », souligne Camus. D'être gangréné par la barbarie qui n'en

¹³ A. Camus, *Le premier homme*, Gallimard, 1994, p. 66.

finit jamais de dénier au *visage* le sens qui lui revient, le respect qui lui est dû, et qui déplace ce sens volé dans des mirages de valeurs, le défigure dans le prétendu sacré de croyances, de traditions, de mythes, d'exaltations identitaires, de gloire et de vengeance.

« D'où vient que nous soyons encore et toujours des barbares ? », s'inquiétait Schiller. Quand nous ne savons pas, ne voulons pas, nous *empêcher*, répondrait l'humble et intègre Cormery.

Copyright © 2015 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Sylvie Germain, *Cultures et barbarie* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2015. Disponible sur : <www.arlffb.be>